

de son aïeul, aime le Canada d'une amitié si généreuse.

A la faveur des grilles ouvertes, je pénètre de la chapelle extérieure à la chapelle intérieure. Ici, les changements sont plus visibles, hélas ! La voûte, les autels, les stalles, tout est transformé. C'est beau, mais ce n'est plus ça—ce qui était autrefois.

Combien l'on devrait apprendre à oublier dans la vie ! D'aucuns y réussissent si bien ; d'autres si mal. Ce sont ces derniers qu'il faut plaindre.

Je cherche la chapelle des Saints, où, depuis deux cents ans, brillait, devant Notre-Dame du Grand Pouvoir, la petite lampe qui ne s'éteint jamais, celle dont, chaque matin de mes jours de pensionnaire, mes yeux, embrumés par le sommeil, interrogeaient la mystérieuse clarté. Disparue, la chapelle des Saints. A un autel latéral, heureusement, je retrouve la figure imposante de Notre-Dame du Grand Pouvoir, et, devant elle, la flamme douce et pure de la lampe votive de Marie-Madeleine de Repentigny.

Une main pieuse a voulu ajouter à l'éclat de cet ex-voto, par le cadeau d'une lampe en pur argent, véritable merveille d'art et de bon goût.

J'emprunte à la revue de "La Nouvelle-France," les détails de cette œuvre superbe exécutée dans une des meilleures maisons d'orfèvrerie de Lyon :

"Un large bandeau, ciselé en relief, supporte quinze roses émaillées, cinq blanches, cinq rouges et cinq jaunes, couleurs emblématiques des mystères du Rosaire. Trois volutes auxquelles les chaînes sont attachées supportent cette lampe qui se termine par un pendentif ciselé en relief et par une croix émaillée. Trois chapelets aux grains de lapis bleu du Tyrol sont suspendus au-dessus du bandeau de la lampe. Des lys au naturel nimbent le bandeau du pavillon et s'accrochent aux volutes."

Sous la lampe, une inscription commémorative, nous apprend que ce don généreux est d'une arrière-cousine de Marie-Madeleine de Repentigny. Mademoiselle Anthon, dont les ancêtres, du côté maternel, remontent jusqu'à Louis Hébert et Guillaume Couillard, ces pionniers zélés de la

colonie, a voulu marquer de la sorte sa conversion à la religion catholique.

Peu à peu, la nouveauté du temple cesse de retenir l'attention qui finit par retrouver et reconnaître les trésors qu'il renferme encore. Les autels ont changé de place, il est vrai, mais ils ont gardé leurs antiques décorations : tapisserie brodée par les doigts de Mme de Maintenon, dentelles fines que préparèrent les dames de la cour pour les églises de la Nouvelle-France, crucifix et ostensoirs donnés par les rois en offrandes de propitiation, sans doute . . . La vue cherche encore le tableau de la pénitente Thaïs, laquelle, agenouillée aux pieds d'un saint anachorète, se voue à une vie d'austérité et de renoncement.

Cette toile a une histoire. On rapporte que les traits fins et délicats de Thaïs sont ceux de la belle duchesse Louise-Françoise de la Vallière, et qu'ils furent offerts aux religieuses ursulines de Québec, en reconnaissance des prières faites en ce monastère pour sa conversion. En effet, la Vénérable Mère Marie de l'Incarnation, n'écrivait-elle pas de Québec à la Mère Isabelle de la Vallière, ursuline de Tours :

"Nous avons entrepris de faire de grandes pénitences et de grandes dévotions pendant six semaines en l'honneur de la Passion de Notre-Seigneur, afin qu'il plaise à sa bonté d'opérer la conversion de qui vous pourrez juger . . ."

Pauvre Louise de la Vallière, pauvre victime, sans cesse renouvelée, de l'inconstance et de l'éternel égoïsme de l'homme !

Un long et mélodieux murmure emplit soudain la nef recueillie. La messe commence au doux accompagnement de l'orgue. L'instrument est tenu par une ancienne élève, mademoiselle Blanche Gagnon, et, sous ses doigts habiles, la musique inspirée tour à tour parle et chante au cœur.

Des voix fraîches et cristallines attaquent le chant magistral et solennel de Rupès : *Bénissons le Seigneur*. C'est le chant aimé, l'hymne des jours de fête d'autrefois, celui qui, aujourd'hui, "frappe droit au cœur" et tous les fronts se courbent sous le poids des émotions et des souvenirs.

Et les chants continuent, suaves, attendrissants, alternés par la voix grave et forte du célébrant. Puis, un prédicateur dont le nom m'échappe, en un sermon savant et classique, vient nous faire le panégyrique de cet instrument, dont Victor Hugo disait qu'il était

.....le seul concert, le seul gémissent
Qui mêle aux cieux, la terre.

Très correct d'expression, superbe de facture, le sermon, mais si froid ! Des retours sur le passé, des allusions aux joies de la réunion eussent mis des larmes, prêtes à jaillir, dans tous les yeux. Cette sensibilité nous fut épargnée. Sans doute, elles ont déjà assez pleuré dans leur vie, les pauvres anciennes élèves !

L'après-midi devait encore nous réunir toutes, dans l'enceinte même du monastère, en dedans de ces grilles de fer que la rigueur du règlement claustral tient constamment fermées sur nous, dès notre sortie du couvent.

Le rendez-vous était d'abord fixé à la salle de réception, où nous devions faire hommage de notre cadeau aux Mères Ursulines et recevoir d'elles, avec leurs remerciements, leurs souhaits de bienvenue. Nous étions là plus de huit cents, venues de toutes les parties de notre vaste province—voire même de New-York. C'était, de la journée, les heures vivement attendues où nous devions nous mêler les unes aux autres et revivre un peu notre belle jeunesse.

Qu'on ne s'attende pas ici, cependant, à ce que je déclare les années du couvent les plus heureuses de toutes.

Non, même après les rudes leçons de l'expérience, les batailles perdues ou gagnées, en dépit des peines et des pâles joies de la vie, je ne suis pas prête à reconnaître que "le temps du couvent est le plus beau temps." Je ne suis pas de celles qui traitent à la légère les chagrins d'enfants ; trop de ces douleurs-là laissent après elles la cicatrice indélébile des blessures que le temps n'a pu effacer. D'ailleurs, les années d'études sont une tâche imposée à un âge où nous n'en comprenons ni la nécessité, ni les avantages qu'on peut en retirer. Dans ces conditions donc, les devoirs de la pensionnaire pèsent comme un joug aux natures